



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Saggio su l'Entrée de Espagne ed altre chansons de geste ...

G. Stefano Yocca

27275.19.2



Harvard College Library

FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT

(Class of 1828).

Received 17 April, 1896.

L'ENTRÉE DE SPAGNE.

SAGGIO

SU

D'Entrée de Espagne

ED ALTRE

Chansons de Geste medioevali

FRANCO-ITALIANE

EDIZIONE PROPRIA - 1.^o Migliaio



ROMA
Tipografia diretta da G. Ciotola
Campo Marzio N. 46.
1895

27275.19.2

Manot furd.

AL CHIARISSIMO PROFESSORE

Comm. ERNESTO MONACI.

Ella, che, nel tempo in cui reggeva l'Università di Roma, mi fu largo di consigli e d'incoraggiamenti, vorrà gradire, spero, questo saggio e permettermi di offrirglielo in segno della grande ammirazione che ebbi sempre per l'illustre filologo, del quale i lavori, come i consigli, mi giovarono a sostenere per tanti anni il mio corso universitario di lettere francesi.

Prof. G. STEFANO Yocca.



I.

La preziosa biblioteca di S. Marco in Venezia possiede alcuni antichi manoscritti, dei quali, tanto i filologi italiani, quanto i francesi, hanno cercato notizie, senza avere la soddisfazione di giungere a trovare un documento, col quale si potesse stabilirne o rintracciarne l'autore, altrimenti che per via di supposizioni.

Né io aggiungo nuova luce all'oscurità dei tempi medioevali in cui essi furono scritti, ma credo, che sia utile richiamar l'attenzione su le ricerche fatte e su quelle che potrebbero farsi a vantaggio della storia letteraria dei due paesi, per i quali questi manoscritti avrebbero la stessa importanza dei monumenti, che la mano dello scienziato va scoprendo con febbrile e legittima avidità.

Sono i poemi epici scritti in lingua francese da Italiani e in Italia; rari ed evidenti documenti che ci restano, qual prova del volgarizzamento della lingua francese fra noi. Già la diffusione del francese nella penisola, sin dai tempi di Dante, va considerata da un punto diverso di vista, di quello che a prima giunta potrebbe intendersi. La lingua italiana e la francese; nate, può dirsi, e allevate nella medesima cuna erano, più sorelle nella loro infanzia, che non

nella età adulta. Lo svolgersi successivo del rinascimento letterario, che figura come la pubertà nell'età umana, ci ha dato, col progresso, due lingue ben diverse fra loro.

La italiana, più presso alla madre comune, respirando l'aria nativa, venne su presto, rigogliosa e promettente. Era una giovinezza precoce, e già nel trecento, mostrava la sua forza vitale, dandoci Dante, Boccaccio e Petrarca. La francese, avendo a respirare un'atmosfera alla quale ha dovuto acclimatarsi, dovendo contrastare con i dialetti prevalenti nelle diverse parti del paese, non ebbe la precocità della sorella e veniva su, tistica e mingherlina, finché gente, piena di sensi generosi, non le ordinò una cura radicale. È inutile il ricorrere ad immagini: il du Bellay le suggerì il primo rimedio. Torna all'aria nativa, *pillez-moi Rome!*, e venne il rinascimento, che approdò a Rabelais, a Montaigne, a Pascal, e la luce fu fatta, la prosa francese era. Infatti, tanta fu a quei tempi l'analogia fra le due lingue che riuscirebbe ben difficile il definire, se le voci dell'un paese non fossero intese nell'altro e viceversa. Quei tempi erano ben diversi dall'oggi. Invece del gonfio del seicento e del purismo esagerato del settecento, allora, quando lo scrittore, francese o italiano, si trovava a mal passo, ricorreva al latino o al latinismo e la patria era salva. Il latino viveva ancora nei cenobi, nella tradizione della chiesa romana, fra i dotti; era una tavola di salvezza comune contro un naufragio delle lingue volgari, un rimedio contro la Babele.

Così si spiega l'indifferenza per l'uno o per l'altro linguaggio e si comprende che Messer Brunetto Latini, nella prefazione del suo noto libro: *Li Trésor*, chiamasse la lingua francese « *plus délictible* » delle altre e si scusi coi lettori dell'aver preferito, notisi, non la lingua, ma la *parleure* d'oltremonti, a quella di casa, e che noi, neppure per sogno,

chiamavamo lingua italiana, ma « volgare, anzi con latinismo più spiccato, *vulgare*.

Ma per l'uno e per l'altro paese, la sacra barriera delle Alpi esisteva forse allora, come ai tempi di Annibale e di una Gallia cis- o trans-alpina o come in quelli di Napoleone Bonaparte? In quel ciclo splendido di fioritura provenzale e del dialetto dell'Isola di Francia, nucleo vero del francese, dai tempi di Dante, il provenzale era volgare in Francia ed in Italia; e le canzoni del canonico di Valclusa, i suoi madrigali, i trionfi, i sonetti, erano dati a modello nella scuola del Ronsard; che dico? erano felicemente gustati, divorati e digeriti da tutta la Pleiade, che Dio l'abbia in gloria. Le canzoni dei *troubadours* prima, e quelle dei *trouvères*, correvano da un capo all'altro dei due paesi e allietavano di gentile e poetica ebbrezza la severità feroce dei solitari manieri di quà e di là delle Alpi.

Così vien fuori fra noi quel delicato idillio di Tristano e Isotta, così si rende volgare il poema di Lantiotto

..... « *e come amor lo strinse* »

di cui la Divina Commedia ha reso eterna la memoria, ponendolo sotto gli occhi innamorati di Francesca e di Paolo, « che leggevano un giorno per diletto. »

Niuna meraviglia adunque può provarsi, se quelle, che un tempo potevano chiamarsi le classi colte, avessero caro il leggere e udire di quel francese medioevale, che potrebbe dirsi non ancora nazionalizzato, i poemi epici e le « *chansons de geste* » che erano anch'esse popolari di qua e di là delle Alpi come la *Chanson de Roland* e quella di *Raoul de Cambrai*. Per coloro che lessero negli antichi originali l'ortografia del canonico di Valclusa, non deve omai essere

più dubbio, che, nella sua residenza avignonese, gli fosse così familiare il provenzale come lo era a Dante istesso. Il sommo poeta inserisce, nella sua Cantica divina, più terzine provenzali, quando fa parlare il guerriero e crudel trovatore Bertram de Born. Il passo dal francese, anzi, diciamo meglio, dal *Franco* al *volgare* era assai breve. E per contrario non solo ai tempi del Ronsard, ma fino a quelli delle *précieuses* e dell'*Hôtel de Rambouillet* le prose e le poesie italiane doveano essere comunemente note in Francia. Madame de Sevigné avea letto Dante, come Ronsard avea ammirato Torquato Tassò. Nessuno, ch'io sappia, si preoccupa neppure, che cotesti valent'uomini italiani chiamati alla corte di Francia, scrivessero o parlassero in italiano. Era naturale; e perciò veruno dei cronisti di quel tempo fa un merito a taluno dei francesi di conoscere o studiare con amore i capolavori italiani.

Ma Dante istesso, nell'inserire nel corpo del volume dell'*Inferno* i versi provenzali, non sente bisogno di una parola che giustifichi il fatto, del mettere, senza complimenti, in bocca al *troubadour* la sua nativa *parleure*. L'italiano fu noto e capito dunque in Francia, come lo era il francese in Italia, (1 dal quattrocento al seicento.

(1 Un secolo più tardi o giù di lì, imperante in Francia il Mazarino, l'italiano era così diffuso alla corte dell'ambiziosa Maria de' Medici, che l'affratellamento dei due linguaggi avviene come un fatto tanto normale, da non essere più notato da veruno. La sera del 14 Dicembre 1645, nella sala del *Petit-Burbon* la Corte francese, per invito del Mazarino, assisteva ad un « dramma cantato » oggi diremmo melodramma. Lasciamo la parola alla cronaca: « *Là, dice lo scrittore, des comédiens venus d'Italie représenteront devant le Roi et la Reine un « drame chanté » ayant pour titre: La Folle supposée, avec decorations, machines, changements de scenes, ballets fort industrieux et récréatifs, jusqu'alors inconnus en France. Les paroles étaient*

La « Chanson de Roland » come « l'Entrée de Spagne » dovevano essere perciò popolari in Italia, sia per l'analogia del soggetto, che per la veste epica, così gradita a quei tempi, in cui le gesta d'Orlando erano da volgari giullari raccontate al popolo su le piazze, e creavano furibondi entusiasmi e partigiane ammirazioni, or per l'eroe principale, ora per *Renaud di Montauban*, il Rinaldo, la cui figura eroica vive ancora ai dì nostri nelle menti del popolino napoletano, come si legge tuttora dai popolani del mezzogiorno, il libro dei Reali di Francia. Coloro che si appassionano per le gesta famose hanno nel Napolitano un nome caratteristico: Patiti di Rinaldo; basta, a farli montare in furore, dir loro che Rinaldo era un vigliacco. E questo esempio di vitalità d'una tradizione è degno di nota ai nostri tempi, nei quali la leggenda si dilegua col diffondersi della stampa.

Erano queste popolari leggende, condite d'incantesimi, di meraviglioso, di soprannaturale, che governavano le fantasie popolari. Un tipo, un eroe, un modello basta al popolo di ogni tempo. Essi furono più tardi la ispirazione del sommo Ariosto, il quale non si peritava di attingere alla fonte a cui tutti avevano attinto: il bonario e patriottico

de Giulio Strozzi; les décorations, machines et changements de scènes, de Giacomo Torelli; enfin les ballets de Giovanni-Battista (sic) Balbi. Ce fut le premier opera joué en France. La sala del Petit-Bourbon era costata trecentomila scudi al predecessore di Mazzarino, Richelieu, il quale l'aveva fatta costruire per farvi rappresentare la sua tragedia, *Mirame*, il che fu la vendetta del terribile cardinale contro i disprezzi della bellissima Anna d'Austria, per la quale Buckingham giuocò la vita. Chi sa in qual vecchio scaffale fiorentino potrà trovarsi ora qualche brano della *Folle supposée*? La risposta ai bibliografi.

Turpino, uno dei dodici grandi nella leggenda del ciclo di Carlomagno.

L'egregio professore Pio Rajna, nel suo importantissimo lavoro intitolato: *La Rotta di Roncisvalle nella letteratura cavalleresca italiana*, accenna a Gastone Paris e a Paolo Meyer. Questi due profondi filologi si erano combattuti a proposito « dell'Entrée de Spagne » cercandone l'autore, il quale, strano a pensarsi, specialmente a quei tempi, erasi voluto ricoprire del velo dell'anonimo. Se tutto il poema fosse pervenuto sino a noi, forse, il perchè di quest'incongnita ci sarebbe stato svelato. Chi sa di qual signorotto di quei tempi feroci erasi voluto fare zimbello il poeta, chi sa quali sarcasmi avrebbero potuto fargli paventare l'acuta punta di una misericordia, in un viottolo cieco o deserto!

In ogni caso il poeta ha raggiunto il suo fine: egli passa alla posterità, ed è rimasto anonimo, checchè possano argomentare i dotti del nostro tempo, che non vanno, né possono andare più in là delle semplici supposizioni.

Il Paris chiama il poema: *l'Entrée en Espagne*: questo titolo trovasi modificato da altri e con la sua ortografia segue più il testo del M.S. così: « *Entrée de Spagne* » come leggesi nel codice serbato dalla biblioteca veneziana.

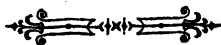
Dagli uni si dice che il poema fosse l'opera di due o più poeti. Dagli altri si suppone che lo stesso poeta abbia, in tempi diversi, aggiunto un poema o una parte di poema, all'altro.

Il Rajna mette in luce un fatto importante, cioè che l'autore della *Entrée de Spagne* non avesse potuto essere il medesimo che scrisse il Roncisvalle (Ronceaux), come si era ostinato a supporre il Paris.

Ora questo manoscritto è segnato nella biblioteca col numero XXI e ve ne ha un altro che si collega con esso

ed ha il numero V. Inoltre il Paris attribuisce allo stesso autore l'altro poema: *La Prise de Pampelune* il quale non sarebbe che il séguito della *Entrée de Spagne* e questo autore, egli suppone, non può essere altri, se non il celebre Nicola da Padova.

Ecco come le indagini, senza altro filo conduttore che le semplfici induzioni, s'intralciano, si contraddicono, e quasi fanno più buio, anzi più pesto di prima; e questo poema antico, che avrà deliziato le aristocratiche orecchie delle nostre incipriate trisavole e che avrebbe sparso di vaga luce medioevale quei tempi oscuri ed ignoti, resta là, davanti a noi, come un rudere antico, che fa intuire il mausoleo, ma che, alla scialba luce del realismo che ci governa, non è altro se non una rovina informe e mozza, d'onde non si fa che intravedere gli splendori delle corti d'amore della nostra classica terra.



II.

Léon Gautier, incaricato nel 1856, assieme a Guessard e a Michelant, di percorrere le biblioteche della Svizzera e dell'Italia col fine di cercare, per conto del ministero dell'istruzione, dati ed elementi per la collezione degli antichi poeti della Francia, studiò con amore di artista il nostro manoscritto veneziano e ne riferì, aggiungendo le sue osservazioni e riportandone qualche brano.

Una pubblicazione integrale del prezioso documento, non fu ancora fatta nè in Italia nè in Francia. Essa sarebbe desiderabile, perchè potrebbe dar luce su molte indagini e chiarire più d'un dubbio. Ma, in Italia, nonchè spender quattrini per queste, così dette, anticaglie, i ministeri dell'istruzione, ben lontani dalle vedute francesi, crederebbero sciupare le risorse stremate della finanza. Eppoi, noi siamo tanto avvezzi a considerare come abbastanza ricca la nostra suppellettile monumentale letteraria, che ci verrebbero gli scrupoli del tempo o del denaro adoperati a far ricerche nelle biblioteche nostre o dell'estero per scoprire i numerosi documenti, esistenti da secoli nei scaffali polverosi, e che pur sarebbero tanto utili per ricostruire dalle origini la storia letteraria italiana, in cui si rispecchia la storia della civiltà di tutta l'Europa. Eppure, ciò non dovrebbe sfuggire a chi tanto si è adoperato per disepellire le glorie monumentali dell'antica Roma, a chi ha redento il Pantheon di Agrippa dalle famose orecchie d'asino e ha rimesso al sole il Tempio di Vesta (1).

(1) Vedi il nostro libro: *Baccelli et ses lois*. 1894. pagine 11 e 26.

Léon Gautier dunque, dopo aver commentato il testo, dal quale riportava qualche frammento, aggiungeva alle sue analisi le ricerche sul nome dell'autore, il quale è, e resterà probabilmente, ignoto. Egli ben riconosceva che il manoscritto era monco e incompleto, e notava, che l'ultimo verso non era altro, che il primo verso del poema *La prise de Pampelune*, poema, sino a quel tempo, attribuito al medesimo autore.

Gaston Paris, nella sua *Histoire poétique de Charlemagne* (1865) con la solita sua ammirabile ricchezza di argomenti, e con quel lusso splendido di osservazioni linguistiche che lo distinguono da tutti gli scrittori di cose letterarie, ha cercato di provare, che, tanto l'*Entrée de Spagne*, quanto la *Prise de Pampelune*, appartengono al medesimo autore; ma il Gautier si oppone alle deduzioni del Paris e con lui Bartsch e Paul Meyer nelle sue *Recherches sur les Epopées françaises*.

Fra le opinioni così disparate e contese, vanne fuori nuova luce quando il Braghirotti pubblicò l'inventario dei manoscritti francesi, posseduti già da Francesco Gonzaga, capitano di Mantova. Questo inventario era stato compilato nell'occasione della morte del capitano al 1407: in esso si fa menzione, non solo dei MS. V e XXI, ma di altri quattro MS., oggi perduti, e che avevano per argomento l'*Entrée de Spagne*.

Infine il chiarissimo signor Antoine Thomas, dal quale abbiamo desunte molte di queste notizie, egli che fu già socio della *Ecole française de Rome* e poi appartenne alla Facoltà di Lettere di Tolosa, e quindi, aveva già visitata l'Italia e letto il manoscritto, si è occupato con paziente ricerca e con sottili investigazioni della questione agitata fra gli eminenti linguisti or nominati. Egli assume tre con-

clusioni, e dice: 1°. Nicola da Padova non esiste e l'*Entrée de Spagne* è il lavoro di due autori, il primo dei quali era da Padova e il secondo aveva nome Nicola. 2°. La *Prise de Pampelune* fa parte integrale della *Entrée de Spagne* ed ha per autore un Nicola. 3°. Cotesto Nicola non può essere altri che l'autore del poema: *La Passion*, Nicola da Verona.

Il MS. di cui parla il catalogo di Francesco Gonzaga è chiamato testualmente: *Liber introitus Yspanie secundum Minochium*: pare strano che questo nome barocco di Minochio possa attribuirsi al poeta padovano. Sarà, dice il Thomas, il nome di qualcuno che ha redatto il catalogo, e potrebbe anche essere quello di uno degli scribi o dei possessori del testo, poichè è bene osservare, che nel testo del MS. si scorge chiaramente l'opera di parecchi amanuensi o copisti, che si sono succeduti nel trascrivere il poema; e spesso, le diverse varianti non hanno altra ragione che la mano diversa dello scrittore.

Per quel che riguarda il poeta, il suo desiderio di restare ignoto è indubitato. Il MS. a f. 240 lo afferma chiaramente, anzi suppone che il lettore chieda di lui e voglia sapere chi sia, poichè esce in questa reticenza:

*Mon nom vos non dirai, mai sui (1 patavian,
De la citez (2 que fist Antenor le Troïan
En la joïose marche del cortois Trevisan
Près la mer à X lieues, o il est plus prosan. (3.*

(1 Il MS. dice *fui*. Del resto seguiamo il Thomas in questa e nelle numerose restituzioni da lui fatte. Per altro, *fui* mena a *je fus*, come *sui* vale *je suis* che è più logico; la distinzione tra *f* ed *s* nel manoscritto dà luogo a questa interpretazione. (2 *cité*. (3 *prochain*.

Con artificio sottile il poeta, mentre nega di profferire il suo nome, non può tenersi dal dire che è di Padova e perchè non vi sieno dubbj che egli lo sia daddovero, ci dà una prova del suo affetto del « loco natio » chiamandolo: « la vaga Marca del gentil Trevigiano ».

Affé mia, questa reticenza par fatta per stuzzicar la curiosità. Altro che modestia, come asserisce l'ottimo Thomas, riportando le parole del Gautier! Il poeta, senza fargli torto, dovea aver delle buone ragioni per tacersi, mentre forse muore di voglia di affiggere il suo nome alla posterità. Ma la paura è una brutta malattia.

Infatti, altrove si legge, una nuova indicazione in un altro verso (304, n.) che il prof. Rajna ha restituito a miglior lezione da quella assunta dal Gautier.

Questi riporta:

Et comme Nicolais à rimer l'a complue.

In questo verso il poeta parla del poema e dice di averlo scritto da questo punto (ci) come Nicola l'ha rimato. Esso è stato restituito dal Rajna così:

*Ci tourne Nicolais à rimer la complue
De l'Entrée de Spagne....*

Ora il dubbio è escluso, quando lo stesso poeta dice che è Nicola quello, il quale interviene a rimare a quel posto; e, evidentemente, cotesto Nicola è lui medesimo l'ignoto, il modesto o il pauroso vate.

Gran villana canaglia cotesti posteri curiosi! non rispettano neppure i segreti della gente onesta e vogliono ficcar dappertutto le loro mani investigatrici!

Questa restituzione è tanto giusta che lo stesso Gautier l'ha accettata. Ecco tutto il brano del MS. XXI:

*Ci tourne Nicolais a rimer la complue
De l'Entrée de Spagne qe tant è stee escondue
Par ce ch'elle n'estoit par rime componue
Da cist pont en avant ond il l'a proveüe
Pour rime, cum celu q'en latin l'a leüe*

Si noti che questi sono gli ultimi versi del MS. XXI, che poi son terminati con un inizio di altro lavoro di continuazione e quindi ciò che pare la fine non è che il principio del resto.

Qui, esso dice, torna Nicola a rimare e se non l'ha fatto prima è perchè il testo era latino. Da questo fatto il ch. Thomas deriva con ragione l'ipotesi che il continuatore del poema è un altro. Ascoltiamo parlare lui medesimo:

« Quand un auteur déclare aussi catégoriquement qu'il
« ne dira pas son nom, il faut croire qu'il a des raisons
« pour cela et admettre qu'il sait ce qu'il dit: pourquoi,
« sans aucune preuve, supposer qu'il s'est donné si tôt un
« démenti? On aura beau arguer de l'amour propre d'auteur
« et dire qu'il s'est ravisé: il n'en reste pas moins invrai-
« semblable qu'un auteur déclare qu'il ne dira pas son nom,
« quand rien ne l'oblige à une déclaration pareille, pour
« venir ensuite, avec aussi peu de façons, enchasser son
« nom dans un vers. . . . et que, *en l'absence de toute autre*
« *preuve*, on pourrait affirmer, au moins comme très pro-
« bable, que nous avons, dans ces derniers vers, le début
« de l'œuvre d'un continuateur, dont la suite ne nous a pas
« été conservée ».

L'opinione del sig. Thomas, come si vede, è accettabilissima ma è anche una supposizione. Lo stesso Rajna, citato dal Thomas dice: « V'è da rimanere alquanto perplessi nell'interpretazione dei versi antecedenti ».

Al f. 303 del MS. XXI, dice il Thomas, si trova, sul bel principio, un cangiamento di scrittura che annuncia un'altra mano di copista. Tali cangiamenti sono frequenti specialmente nei manoscritti voluminosi e avvengono per lo più al cominciare di ciascun fascicolo. Perché la copia andasse più spedita, si dividevano in porzioni e se ne distribuivano le parti a diversi amanuensi. Ma il cangiamento di scrittura suddetto ha una importanza particolare. Esaminando la mano di scrittura con cui furono copiati o trascritti gli ultimi 131 versi, si vede che la scrittura è evidentemente posteriore a tutte quelle che collaborarono alla copia del MS. Inoltre cotesta copia non par fatta da uno scriba ordinario; sembra invece che la sia opera del possessore del MS, il quale, utilizzando due pagine rimaste bianche in fondo al fascicolo, abbia voluto coordinare il volume, collegandolo a qualche altro manoscritto della sua biblioteca, e questo, per mala sorte, non è giunto fino a noi e, in ogni caso è andato disperso. Il Thomas rafforza questa sua opinione con l'osservazione, che la scrittura della supposta aggiunta offre carattere più personale di quello che sia in generale la scrittura dei scribi. infatti il testo è più corretto ortograficamente, nè lo scrittore si uniforma alla disposizione, osservata, del resto, nello estendere le righe nel rimanente MS.

Queste sottili indagini condussero l'arguto filologo alla opinione che abbiamo riportata. Nell'inventario dei manoscritti della biblioteca Gonzaga, il nostro MS. figura col numero 50 e l'explicit - *cha sa uie disponue*, mostra che esso aveva già ricevuto nel 1407 l'addizione di cui parliamo; ma il numero 57 *Liber introitus Yspanie* ha invece: *ut supra incipit*, e poi: *continet cartas 116.*; il che vuol dire, che un secondo esemplare terminava precisamente al punto istesso del MS. XXI nel suo stato primitivo, cioè senza l'aggiunta.

III.

Il poema di Nicola da Verona(?) fa degno riscontro al massimo poema epico medioevale francese « *La Chanson de Roland*. I suoi testi, posseduti dalle biblioteche di Oxford e di Chartes, girarono trionfalmente il mondo di allora, pervennero per forza di espansione nei circoli letterari prima, e poi in quelli popolari dei due paesi e servirono in seguito di stame a tanti lavori poetici dei tempi posteriori. Fra gl'Italiani, che scrissero in francese nel medio evo, ve n'ha due di ben noti: Nicola da Verona, autore del poema: *La Passion*, e Nicola da Casola di Bologna, autore dell'« *Attila* ». Tutta la questione sull'autore della *Entrée de Spagne* consiste nel decidere, se, oltre i due omonimi Nicola, ve ne sia un terzo, che sarebbe l'autore di quest'ultimo poema.

Il poema di Casola, come dice il D'Ancona, nei suoi « Studi di critica e storia letteraria (Bologna 1380), fu composto nel 1358 e decanta le glorie della famiglia d'Este. Dei tre tomi che racchiudevano il voluminoso verseggiamento non restano che i primi due, conservati nella biblioteca di Modena. Tranne qualche frammento, e specialmente quella parte inserita da Adolfo Bartoli nel libro: *I viaggi di Marco Polo*: (i questi volumi giacciono ancora ignorati negli scaffali delle nostre biblioteche e anch'essi, come tanti codici della Vaticana, domandano, e forse per lunga pezza chiederanno invano, l'onore della pubblicità.

(1 Vedi il nostro libro « *Bacelli et ses lois* » pag. 39.

Noi, generazione asmatica che si dibatte tra lotte sociali e le politiche, abbiamo altro da fare che ricercare ansiosamente i testi, i quali mettano in luce il movimento letterario dei tempi passati, e di cui appena lo storico reputa cosa degna il sovvenirsi. Eppure, nessuno dovrebbe ignorare la storia! Oggi, i libri del Muratori, su cui si può appoggiarsi, per salvare, nel naufragio dei tempi, qualche notizia letteraria, le minuziose indagini del Bartoli e del Cantù sono esempi che solo qualcuno pone a profitto, tanto par poca la stima e il merito che possano procurare tali lavori, in un tempo in cui, per gl'insegnanti e per gli studiosi, il gran quesito è come cavarsi dallo « *struggle for life* ».

Se la curiosità di sapere del poema di Casola può tentare, come un brano, con cui il poeta comincia:

Seignour, je vous ay ja pour vers e pour sentance
Contié maintés istoires en la langue de France;
Or m'est venu dou tout en cuer e en remembrance
De teisir toutes çouses (1 pour fer vous remonstrance
De la grand passion che porta en paciance 5
Jesu le fil de Dieu par notre delivrance,
Ond je vous veul proier por l'autisme (2 puisance
Che vous tous (es) escoutiés en peis (3 e en silance;
Char je ne vous diray nule çouse d'enfance, (4
Ains vous diray de cil (5 che, pour la pietance (6 10
De nous, soufry à morir à aspre penetance;
Et je le pri de cuer, (7 cum cil ch'est ma sperance,
Ch'il me doint (8 tant de grace, de sen e de sciance
Che je die (9 ceste çouse par tele destinace

(1 choses - très haut, hantissime - (3 paix - (4 enfantillage
- (5 celui qui - (6 pitié - (7 cœur - (8 donne - (9 dise.

Che Dieu de cors (1 e d'armem'en rende profitance; . 15
E vous che l'oïriés e peis sens discourdanche
En la fin Dieu vous main (2 en sa digne habitançe
Et, s'il vous pleit, priés la santisme sustanche.
Pour celu *Nicholais* (3 ch'a rimé par certanche
Cest sanctisme çouse, qar bien de l'arme avance 20
Cil che pour autrui prie à (4 droite conscianche,
Car prier por soi seul n'est buene costumance.

Or escoutiés en peis, car escoutier se doit
Ceste grand pasion che le sir benecoit (5
Sofri pour nous hostier de l'enfernal destroit. 25
A cil tens qe Yesus à cestu mond estoit
E la doctrine sainte à la giant predicoit,
La vertu e la sciançe e le sens q'il avoit
E les buenes paroules che à la giant (6 il disoit
E les tres grans merveilles che tutor il fesoit, 30
Mout grand giant dou-païs à lu se convertoit
E ceschun de celour fermemant se afermoit
Che la grand sapience de lu si demontroit
Che de Dieu voir prophete estoit, con lour sembloit,
E sa grand renomance tant fortment publicoit 35
Che seul par grand envie, non por autre convoit, (7
Li princes des Juïs, fariseis, sacerdoit
Estoient contre lu felons e faus sens droit (8.
Après la grand envie che ceschun d'eus portoit
A Yesus, e il fist susciter sens resploit 40
Le frer la Madelaine che en moniment gisoit,
Ond la prexe (9 e la turbe che avec Yhesus aloit

(1 âme - 2 mène - (3 eccoci a Nicola - (4 en - (5 bénit - (6 gent
- (7 convoitise - (8 sans - (9 foule.

Se davant creoient (1 à ce q'il paleçoit,
Chescuns plus che devant as sien saint discreoit,
Ond ceus pontifices e princes lor en droit 45
Sacerdous, escrivens, ceschun grand ire (2 en oit. (3
Adon firent entre eus un conseil, e parloit
L'un d'eus encontre l'autre, coman se destrueroit (4
Yesu le fil de Dieu. Lour s'en dreça un tot droit
E dist: « Esgardons ce che meilour à nous soit ; 50
Cist hon fait tiel mervoiles e signes, quand li ploït,
Che pour siens grand engins toute giant decevroit
Se nous les leisons gueires; ensi tost seduroit
La giant, ond notre loy dou tout mal conduroit. »

Après ce che cist oit suen dit ensi conté, 55
Un autre se dreça che Chayfas fu nomé
E dist: « Signor, savés ce che vous fer devé?
Il est mestier ch'il soit entre nous esgardé
Comant un pour le pople soit à la mort livré
A ce che toute giant ne pere, ond ay pensié 60
Che pour le mieus de nous cist doit estre tué. »
Asès avoit Chaifas entr'eux profetiçé
Mès nul ne l'entendi, car quand avoit parlé
Tournoit desous celu che (5 tous nous a saovié.
Ensi s'afermerent e ensi fu ordené 65
De metre à mort celu che meis n'avoit pecé (6.
Yesu che ce savoit par ferme verité,
Cum cil à cui ne puet estre noiant seré, (7

(1 croyaient - (2 courroux - (3 eut - (4 détruirait - (5 qui
- (6 péché (7 rien fermé,

Savoit bien ch'il estoit à morir condamné
Dedens Yerusalem da ceus faus maleuré; 70
Mès à ce (1 qu'il ne fust ancour da lour trové
En le desert se mist voisin à une cité
Ch'estoit nomee Efrem e ou soi oit (2 mené
Siens disciples; e ensi fu notre sir celé
Tout cele semaine e das Juis esloncé. 75
Puès, pour voloir nous armes tornier à saoveté
Le samedi avant de l'olive, sacié (3
Ch'il isci (4 dou desert e se fu demotré
Entre lu e siens disciples, puès fu en l'ostel entré
De Simon le lebrous, et iluech fu arivé 80
Laçar e ses serours e la fu apresté
Le mangier de la çaine (5 cum à Yesu fu a gré.

Ensi supant Yesu dedens l'ostel Simon
Marie Madelaine cum grand devocion
Un unguent precious che fu santisme e bon, 85
Espandi sour le chief à nostre sir Yeson,
Ond che tretout fu ont dau chief jusque hou talon.
De ce à murmurier pris Judas le felon,
Di[s]ant: « Par qoy est fait de ce perdicion
Che bien troi cent diniers valoit sens doteison, 90
Ond trente m'en venoit, se je say fer reison,
Car la disisme part m'en venoit sens tençon ?
Mès je en acevray si bien or à cist pon
Che je ne en recoivray daomage dun boton. »
E sens Judas furent en grand destourbeson 95
Maint des autres disciples par l'onguent ond parlôn

(1 afin (2 soi-il avait - (3 sacheze (1 sortit (cfm: issir) -
5 cène.

E disoient entre eus : « E pour qiele ocheison
Est cist onguement spaint, che ja preu n'en avron ?
Mieus seroit che doné fust as pobres cist don. »
Yesu qe bien veoit la lour murmureson 100
Dist lour : « Que vous pertient à fer reprension
De ce qe ceste a fait à buene entencion ?
La buene ovre sour mey ovra de cuer parfon.
En veritiè vous di, e entendès cist sermon,
Che li pobres avrès à servir grand seison, 105
Mès moy ne avrès long tens, de ce aiès menbreson. »
Judas pensoit tutor à fee la venjeson (1
De l'onguement ch'estoit espandu à tiel foison
Et disoit entre soy coiemant, (2 le lairon :
« Je me vengèray bien à curt tens de cist hon, 110
Car li Juifs l'ont mout en grand suspicion ;
Je le lour traïrai, e ne saura pas con,
E puès n'avray grand sogne s'il sera mort ou non,
Par che je aie l'avoir ch'estoit ma garison. »

Ce fu le samedi che desour vous ay dit. 115
La domenge sivant Jhesu sens plus respit
Se parti de Betaine e sens nul contredit
Ver Jerusalem prist le cemin plus eslit.
Cist fait fu conté avant aou pople en lor habit :
« Yesu vient che as non sains a fait tant buen profit ! » 120
Lour pristrent raïms d'olive e d'autres con delit,
Ver lui aloient cantant : « Osanna, fil Davit,
Che en cist mond eis entre, tuen nom soit benedit ! »
Lour fu plus honoré notre (3 sir Jhesu Crit

(1 vengeance - (2 de coi-ensurnois - (3 qu'il ne fût jamais
en ce siècle.

Ch'il fust meis en cist siegle, cum nos trovons escrit. 155
Puis le lun eou martdi Jhesu de cuer perfit
Aloit mout doctrinant ceschun grand e petit
E predicant ses çouses cum santisme entelit,
Ond ceus ne l'avoient de noiant en despit
Che voloient de entendre ses diz de cuer contrit. 130

Dedens Yerusalem, selòng qe le vous di,
Predicoit notre sire à cil pople juī;
Entre lequiel paroules cist sermon proferi :
« Huimès ne me voiriès vous plus jusque(s) à cil di
Che vous beneïrès qi (ms. qe) en le nom Dieu vint ci. 135
Ou vous sui je auou presant, mès je bien vous afi
Che de ci à petit terme sens moy serès ausi. »
Et ce di soit Yesus pour ch'il savoit de fi
Ch'il devoit das Juīs entre mort e traī.
E ceus distrent : « Cestu s'en veut fuir en secri. » 140
Le mercredi sivant princes e farisi
Orent de ceste chouse un grand conseil basti
E disoient entr'eus, li felons Deu nemi :
« Yesu s'en viet fuir selong h'il a geī,
Ce n'est seno par ce che aucun li descovri 145
Che nous le volions fer morir. Or faisons si
Che ce che fer devons soit à cort tens conpli.
Mès mout acortemant soit cist fait establi,
Non pas en jur de feste, ch'il n'en fust estormi
Le pople, car grand part en a [à] lui coverti. » 150
Atant ec vos Judas de mal pensier garni
Si cum cellu ch'estoit daou diable seisi;
Il vint entre ceus faus e puès lour dist ensi ;
« Que me voliès doner se sens noise ne cri

Je le traî à vous ? » E un d'eus respondi 155
Por lo voloir des autres e si li proferi
Trent(e) diners. e Judas maintenant lour plevi
De traî cil Jhesu, qe mais n'avoit failli.
Ensi tray Judas Jhesus le fil Marie
Que meis n'avoit pecié à tout jour de sa vie. 160
E sour cist feit avoit devant dit Yemie :
« *Tradidit me quem diligebam* sens envie. »
Ancor avoit Davit dit en sa profecie :
« *Traditus sum et non egrediebar* mic. »
Ce fu-ou mercre che Judas fist la gran traitorie. 165
Le jovedi sivant, se dir ne doi bosdie,
Le disciples distrent à Jhesu : « En quiel partie
T'apareill[er]ons nous ou tu e ta conpegnie
Puises à ceste pasce mançer sens estormie ? »
Lour appella Jhesus cum unè ciere pie 170
Des siens disciples dous et dist sens gaberie :
« Alès par ceste voy qe à la citié l'en guie
E troverès un home par ceste voie antie
Portant un vaisel d'eve, e en la maison ou plie
Vous entrerès o luy, et ceschun de vous die 175
Aou seignour ch'est la dens che un lieu ceste fie
Il vous doie motrier, ou je e ma druerie
Puisons mangier ensamble ceste pasce nomie,
E cil vous motrera; sens nulle tricerie,
Un cenacle, e iluec soit ma çaine garnie 180
E apresté pour la pasce, » Et ceus sens felonie
Alerent, et orent trové toute averie
La parolle Jhesus, e la fu apareillie
La çaine de la pasce e à lour sen estableie.

Ecco ora la chiusa del poema :

Seignour, vous che avès oïe e entendue 185
La pacion de Dieu che vous est menteüe,
Damnideu vous en rande merit e grand aïue
E mand peis entre vous e confonde e destrue
La gere e la discorde, e en la fin vous condue
En suen saint paradis de la gloire asolue. 190
Jusquement à cist pont ceste çouse a esponue
Nicolas Verenois (1. e pour rime estendue;
Mès de cist feït n'est plus de luy rime veüe,
Pour ce plus non dirai fors che a la departue
Jhesu vons beneïe che en bien fer nous argüe. 195

Amen.

Ma, nel difetto di prove e di documenti, l'argomento migliore, per decidere se furono più autori o no, si ricava dal fatto di porre sotto gli occhi del lettore i due testi dell'*Entrée*; quello cioè, che è posteriore e quello che è anteriore. La differenza di stile, la scelta delle espressioni i solecismi, naturali per l'Italiano che scrive il francese, e più d'ogni altro la ortografia diversa, sono elementi più sicuri d'un giudizio.

Non a caso abbiamo riportato i versi del Casola. Chi compara le forme del poema la *Passion* con quelle del testo posteriore potrà distinguere inoltre l'analogia che passa fra lo stile del Casola e quello dell'ignoto autore. Le altre prove non sono che deduzioni.

Ad esempio il Meyer ammette - e pare la opinione più sicura - che il MS. XXI ebbe un continuatore. Egli si ap-

(1. Si può fidare qui che sia Nicola da Verona?

poggia sopra un argomento deduttivo per provare la differenza di personalità dei due autori. Il secondo, egli dice, era più pio del primo, dappoichè le citazioni latine, che non piacciono tanto al suo predecessore, abbondano nella continuazione del poema. Quest'argomentazione - e lo dice anche il Thomas - non ha gran valore. È noto che a quei tempi, da Dante in giù - il quale nella Cantica Divina ha anche dato l'esempio di citazioni latine - non si credeva fare offesa alla nobiltà dello stile, ma anzi accrescerla con questo mezzo. La citazione latina, che, sovente, è tratta dai libri sacri, era una prova di cultura e anche di ortodossia; il che non toglie, che le infiltrazioni del latino volgare si possano facilmente riconoscere dal testo o dalla ortografia della citazione stessa.

Ricorderemo un esempio: al verso 106-7 del medesimo MS. si legge:

« Hec est dies quam fecit dominus »

L'ortografia del buon secolo avrebbe scritto:

Hæc. . . . e Dominus.

D'altronde nel poema *La Passion*, il Nicola ha pure introdotto qualche citazione latina.

Anche è un'induzione l'osservazione seguente:

Il MS. XXI, notiamo passando, è composto di quaderni di otto fogli - circa quindici versi; e se lo si esamina accuratamente si vede che ha perduto il foglio fra i numeri 41 e 42, e un altro, fra 81 e 82. Al fog. 98 si trova un'altra lacuna: fra una serie rimata (*laisse*) in *ist* e una in *eus*, lo scriba si vede che ha saltato un brano. Trovasi al margine, scritto in carattere antico *hic deficit*. Un'altra grande lacuna, che

il Thomas dice « supposta dal Gautier, piuttosto che segnalata » si trova in fondo al foglio 269, al verso :

Après fait apporter a ceseun son grahaus,

il quale è l'ultimo di una serie rimasta in *aus* e trovasi molto eroso appiè di pagine. Queste inesattezze non danno il diritto di supporre che molte parti, oltre quelle che furono perdute, sono alterate e subirono i danni del tempo e della distrazione degli scribi, e quindi, che qualche lume su gli autori o l'autore sia stato involontariamente soppresso nel volume che resta?

Ma che son queste, altro che deduzioni, più o meno ingegnose, senza neppur l'ombra di un documento o di una prova ineluttabile?

Tra le indagini che riguardano quei tempi eccone qualche altra:

Uno dei poemi francesi che furono più popolari in Italia è la leggenda epica *Aspermont*. Essa porta la scena dell'azione in Calabria. Vi si narra come avvenne che l'Italia, invasa da Re Agolant e dal figlio Heaumont, fu poi liberata da Carlomagno. Questo poema, come l'*Entrée de Spagne* tesse la sua tela facendo figurare il Roland, con la sua famosa spada, qual personaggio di cui la tradizione popolare erasi impossessata in Italia. Le varianti su Roland non mancano; anzi la tradizione italiana gli assegna una origine che è in contraddizione con la tradizione francese. Però, come il prof. Rajna dice a proposito della *Entrée*, l'autore della prima parte ignorava la seconda tradizione, cioè la italiana, la quale fa discendere Roland da Berta e Milon, come sta

per Nicola da Verona. La madre di Roland non si chiama più dunque Gilain o Gillain, ma Berta; il padre vien chiamato Milon d'Angler o d'Anglant:

Que conceï Milon en Bertaine sa drue (1.

(MS f. 264 v. verso 119-120.)

E nella *Entrée de Spagne* ancora, nel momento in cui Roland sta per abbattere Pelias (MS. f. 253 r.), egli stesso si dà a conoscere e dice:

Cel roi de France (Carlomagno) *fait Rollant le g(u)erer* (2.

Une suer ot (3. *que donna a muiler* (4.

Peppin le roi au duc Mille d'Angler;

Un fls en ot que l'on fait appeller

Rolant: jel sui. (5.

Girard d'Amiens fa morire Milon in fiandra, Turpino lo fa morire nella Spagna, altri testi franco-italiani lo vogliono spento nella spedizione di Aspramonte. Infine i due autori dell'*Entrée* sapevano anche i particolari della spada. Così si dice della durlindana (durandal).

La belle spee dont il fut conquerant

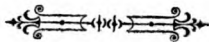
Quant il oucist le fil roi Agolant.

(MS. f. 58 r.)

Per tal modo si va, d'induzione in induzione, cercando quale dei due autori sia meglio informato e tentando di metterli in contradizione l'un l'altro o sperando che l'uno

(1. L'espressione « sa drue » é una allusione agli amori illegittimi della sorella di Carlomagno e del siniscalco Milone, amori che furono argomento del poema: *Berthe et Milon*. (2. guerrier (3. eut une seur. (4. femme. (5. c'est moi (jé le suis.)

si allontanano più dell'altro dalla tradizione francese, per provare, che eran due, dal fatto, che ciò che si sa nell'un testo s'ignori poi dall'altro, e così stabilire che siano due gli autori. E il Thomas scatta qui, in una osservazione caratteristica. Nicola da Verona, egli dice, continuatore del Padovano non è una coincidenza notevole come, due secoli più tardi, l'Ariosto è il continuatore del Boiardo?



IV.

Che cosa è dunque l'*Entrée*, quale il soggetto del poema, o meglio che cosa era — giacchè da un frammento si ha da giudicare dell'intero? — Il Gautier calcola il numero dei versi del MS. XXI a 20,000. Il Thomas, che ha copiato il primo verso di ogni serie rimata (*laisse*) non giunge che ad un totale di 15751 versi ed è più esatto avendoci dato una ricca messe di osservazioni minute e pazienti sul codice marciano. Questi non sono che gli avanzi dell'opera, e perciò si vede, che, per la mole, non disgrada da quella della *Chanson de Roland*. Infatti, il calcolo mena ad un conto di oltre a 42,500 versi per tutto il poema.

Allorchè il poema del Padovano fu composto, i Gonzaga ne fecero prendere due copie - n.ⁱ 53 e 54 - Una di esse soltanto è giunta sino a noi. Poi quando Nicola da Verona terminò l'opera, che il suo predecessore avea lasciata incompleta, essi fecero eseguire la copia intera della *Entrée de Spagne* - n.ⁱ 56, 55, 54 e 58, - Di questo esemplare completo non resta che l'ultimo volume cioè il MS. V della biblioteca veneziana. Ma per fortuna si ebbe l'idea di adoperare n. 53 per farlo servire di intestata o inizio di un altro esemplare completo, innestando la continuazione agli ultimi fogli del MS. e a questa circostanza si deve, se si è potuta chiarire la relazione che hanno fra loro i ms. 53 58, che sono poi il XXI e il V. Tutto ciò tolgo di peso dal Thomas.

Certo, che l'*Entrée de Spagne* è il racconto della invasione carolingia contro i saraceni, e da questo lato si vede, di quanta importanza sarebbero le ricerche nelle biblioteche italiane per collegare questo a tanti altri documenti italo-franchi, che narrano e accennano a quella nebulosa epoca medioevale, e come sarebbe benemerito delle lettere chi, fra tanto buio, volesse e potesse recare un raggio benefico.

Riassumiamo.

Pare infatti, che il soggetto della cantica sia quasi lo stesso di quello della *Chanson de Roland*. L'una narra dell'armata spedita da Carlomagno, l'altra che, dopo aver guerreggiato, ritorna, e i saraceni l'assalgono alla retroguardia e Rolando muore da eroe. Il poeta dell'*Entrée* arricchisce l'opera di invenzioni e digressioni che si allontanano dalla tradizione poetica francese. Roland è chiamato spesso: le Sire de Clermont, e, così nel MS. XXI, come nel XXIII, la genealogia di Roland è diversa da quella attribuitagli nelle « *chansons de geste* francesi.

I poeti italiani di quel tempo conoscevano tutti però una leggenda italiana, detta d'*Aspramonte*, opera di Andrea da Barberino, e che il séguito dell'altra leggenda ben più popolare in Italia: *I Reali di Francia*. *Aspramonte* era composta di due parti, delle quali la prima corrisponde alla leggenda francese, l'altra ha per argomento la lunga guerra tra Carlomagno e Girard de Frette. Ora il primo autore dell'*Entrée de Spagne*, come il Thomas sostiene, sapeva di Girard de Frette; il personaggio gli è noto, lo si vede dalle allusioni del poeta — il combattimento fra Roland e Clairon, l'alleanza tra Girard e Marsile coi Saracini di Spagna, ecc.

D'altronde non può neppure essere contestata, nè la esistenza di una *chanson Girard de Frette* nè la sua diffusione in Italia nell'epoca letteraria italo-franca, come va chiamata quella di cui parliamo. È una prova della analogia fra le due lingue nella storia e rende meno strana l'influenza vicendevole che ebbero i due paesi e le due letterature l'una su l'altra. Non solo i due manoscritti di Aspramont, conservati nella biblioteca marciana, ma anche il romanzo: *Aquilon de Bavière* sono là a far testimonio della popolarità di tali leggende, ma di queste non è il caso di dire in questo saggio, poichè ciò mi allontanerebbe dalla tesi proposta e devo riserbarlo ad altro tempo.

È anche degno di nota il fatto, che la leggenda italiana su Roland, localizzando l'eroe e riducendolo alle proporzioni e ai coloriti della fantasia popolare, lo rappresenta qual senatore di Roma, e lo dice, venuto dalla città eterna a cercare ventimila uomini, offerti dalla Chiesa per abbattere gl'infedeli. Ciò doveva, a quell'epoca, parer naturale; e se non è vero è bene immaginato.

*Entre Rollan li duc et Olliver son dru.
Cevaucerent à Rome, o bien sunt receü,
E totes lor demandes accomplies lor en fu;
De XXXM chevaliers fut Rolant revestu
Par entrer en Espaigne sor l'oncle Feragu.*

(f. 6. v.)

Il prof. Rajnà, il quale ha scoperto il primo, che l'antico poema italiano *L'Orlando* avea servito di modello al Pulci

per il suo Morgante (1, trova che Nicola dà quattro figli al Duca di Baviera:

Il (Roland) appela Yvon e Yvoire ancour
Dous des fils ao duc Naimés de Bavière Seignour
Che quatre fils avait.....

(V. 1504-1506 Ediz. Mussafia)

La tradizione francese glie ne assegna dua. « Il est difficile » dice il Thomas » de dire sur quelle autorité traditionnelle repose cette paternité de Naimés, car les sources françaises ne lui connaissent que deux fils, Bertrant et Richer. »

Yvon e Yvoire son sempre nominati, come inseparabili dalla Chanson de Roland; la leggenda li considerava come fratelli. Ora in Italia divengon quattro. Che prova cotesto? Prova che il processo del Foklore è sempre il medesimo; e che la tradizione si svolge, aggiungendo o mutando, coi coloriti locali: anzi, nei tempi meno antichi, le tradizioni affidate agli scribi patiscono tanto, quanto quelle affidate alla viva voce dei bardi o dei menestrelli e pervengono più tardi, sbocconcellate, monche o ingrandite, travestite sempre, con le parvenze proprie dei paesi ove hanno ripullulato, come avviene della fauna e della flora di altro clima, in séguito alla trasmigrazione in paese diverso.

Non mi resta, dopo avere toccate di tutte le indagini fatte, che a porre sotto lo sguardo del lettore i due testi, acciocchè possa egli stesso giudicare, dalla diversità di stile, se sia più savio accettare la opinione del chiarissimo pro-

(I. V. il Propugnatore t. II.

fessore Thomas e credere ai due autori, piuttosto che ad uno solo. Son questi gli elementi che a me paiono più sicuri per emettere un giudizio. Lo prego di estendere il paragone a quello che si è riportato del poema *La Passion* e così il mio compito sarà terminato col dare un saggio di questa esotica poesia medioevale.

Mi son servito delle numerose, intelligenti e coscienziose « restituzioni » del Thomas nel trascrivere i testi e sento il dovere di ringraziarlo, se mi ha così reso possibile di svegliare l'attenzione degli studiosi su questo argomento.

Ecco ora 131 versi del MS. XXI che sarebbero di autore diverso, cioè non del Padovano, ma dell'autore della *Prise de Pampelune*, che è poi il séguito dell'*Entrée de Espagne* :

Grant piece (1 sunt ensamble ch'i ne porent movoir.
D'iluec (2 ou il furent, ca cescun cort veoir
Le niès (3 ou roi de France qui estoit lor espoir ;
E qand l'empereor oit (4 dou parler pooir :
« Bieus niès, feit, il ceste corone d'oir 5
Qe lonc tans oi(t) (5 tenue, vos la rend sens demoir, (6
Car veillard sui yumès, 7) ond je vous faiz mien hoir : (8
Uymes (9 veul repousier ao matin et a[o] soir.
Encoronier (je) vous veul à honour saint Gregoir :
N'i a nul q'in ait envie ; cescun a le voloir 10
Qe soiès coronié, e je mieme por voir.
Hor la preniès [douz] fil. (10 » Ce dit l'emperoir,

1. de temps-longtemps 2. de là-du lieu - 3. neveux - 4. ouït-
entendit - 5 jai - 6 je vous la rends sans demeure-tout de suite
- 7. nous sommes « devenu » - 8. heritier. - nous voulons -
10. prenez-la donc vous « mes » douze fils

E quand Roll[ant] l'entend, as piès li veit ceoir : (1
« Hey! 'sir. fait il ce [non] peust remanoir,
Ne place 2) Dieu, que veut l'aspre mort boir, 15
Tant com viviès vous toile vetre honoir,
Ains l'acroistray, s'en avray le pooir. »
Le roi le drece, puès munte ao cival soir.

Le roi drece suen niès pour sa blance man destre,
Muntier li fist sour le baye de Colestre (*sic*), 20
A destre part le mist, Salamon à senestre.
Le duc li veit contand cum sour paine geste
Il (l) avoit enduré grand paine e grand moleste,
E cum (il com) il combati Pelia le rubeste,
E sconfist Maoqidant. qe tant avoit poeste, 25
E com à Anseïs il mist corone en teste
Dou regne Maoqidant, chand pour luy fist encheeste,
E com ao retornier il trova en la foreste
Sanson le saint hermite, qe fu romein ancestre,
E com em brais moruit dou chevalier(s) honeste. 30
A mot à mot li conte sens parole silvestre,
Tot si com ao scolier fait liçon le mestre :
Li barons vont darier com[e] li clerge ao preste.

L'emperer fu taisant e li barou ausi
Pour oïr eno[n]cier ce qe-ou duc [a] geï. 35
Le duc li veit contant tot ce qe outre mer fi :
« Sire, ge ne voudroie etre remanu ci

(11 tomber « lui veut » - 2 plaise à.

Se de dous tiens regnames deüse etre seisi,
Qand je ai tant giant à nous loi convert
E veü le sepoucre où notre sir geisi, 40
La merci roi soudein q'en cort me recoili
E tant me fist honour qe suen Deu en gerpi;
Seul[e]mant un suen fil, che il engenoï,
Tant tost com m'oït veü, s'amor en moi meti,
Qe s'il ne füs estê, por veritiê vos di, 45
Je ne croi qe (jamès fuse retorné ci,
Car je fui enc(l)usé da un spion maleï ;
Mès le prous damiseus sagemant m'en genci.
Buen chevaliers est d'armes, onque meïlor n'en vi;
Sanson l'appelle l'en; sire, vîès le ci, 50
Je le vous recomand, de li plus ne vos di :
Qe il soit prouveü selong q'il ha merl. »
Qand l'emperer l'entend, ver Sanson se genci;
« Sanson, Sanson, fait-il, por l'amor de cesti
Uimès vos ameraï comant le mien cïer fi. 55
Se vos avès gerpi vos teres e paï,
Doble tant en avrès avant qe soit tiers di. »
Qand Sanson[et] l'entend, dou cival desendi,
De ce q'il il oit dit grand grace li rendi.
Le roi fait arestier Aleman e Franci, 60
E pois a dit un mot qe trebien fu hoï :
« Seignor, vos savès bien qe l'autre jor mori
Sanson le buen vasal, de Gascogne neï,
As murs de Panpelune qand il se combati.
Hor n'a[i] je restoriés e de ce l'en graï, 65
Qe por cestu sera le nombre aconpli.
Se Sanson est perdu, Sanson est reverti
Qe de li doce pier(e)s avra-ou nombre forni. »
Qand Sansonet l'entand, ver le roi se flati :

« Ay sir(e), feït il, vos m'avès plus meri 70
Re n'eusiès mie se vos m'eusiès baili
Doble tant terre q'en oit le roi Davi,
Qand avrai la compagne de l'ome beneï. »

Le roit feït montier Sanses, por la main l'oit cobré
Puès sunt le petit pas enver l'ost civa[u]cié. 75
Le roi cont à Rollant com Sanson fu tué
As murs de Panpelune la mirable citié,
Ond sera mout dolant tant q'il sera vengié.
— « Sire, si serai-je, dit Rollant l'avoé,
Mes de cose q'est morte om n'i a recovré 80
A demenier plus duel, cegne (*sic*) grand folité,
Mes proier por sa arme le roi sacrifié
Ch'en suen saint paradis il l'ait hui aoberçé,
E si croi bien qe ja il li soit aporté.
Qand en suen saint honor fu en Spagne tué. 85
Se Sanson est perdus, Sanson est recobré
Qe n'i est mie pis de cors e de bonté,
(E) si ne croi pas q'il soit le çinge jor pasé
Q'a plus de III^{or} mille avront le chief coupé. »
Tantost come cist mot [i]l oit dit e finé, 90
Voit venir le çamin tot covert e rasé
De Frans et d'Alemans, qi à cival chi à pié,
Baordant vont encontre, girlandes ont porté
Cascun avoit suen heome as epales lacié
Pour doute q'il n'insist Maoçeris l'amiré, 95
E qand l'encontrerent (h)autement ont crié :
« Diès ! qe bien viegne la flor de crestenté ! »
E qand le duc li voit, tendremant a-ploré -
Por la gient q'il veoit, qi menoit tiel pieté,

Car cil este plus joiant qe sol avoit tocé 100
Ou lu o la coverte dou detrier sejoigné.
Neo laserent aler, qand le roi oit crié :
« Or civauciès avant, frans barons onoré,
Trosqement à ma tende. là l'avrons festoié. »
Adonc s'en vont çantant à mout gran alené, 105
Di[s]ant: *Hec est dies* qu'avons tant désiré
Quam fecit dominus, il en soit mercié,
Quand rendu n'a la flor de olité (*sic*);
Huimès serons tretuit aluminé,
Qe ja qart an sommes stiés avoglié. » 110

En tiel mainere com avès entendue
Se vont François çantant, baordant por la menue (*sic*),
Loant à aute vois l'aute verçne asolue,
Q'il ont la flor dou segle, qe piece i fu tolue,
Q'en terre outremarine avoit esté perdue 115
A suen santisme honor, e or li est rendue:
« *Venite exultemur!* » cescun Frans breit e hue,
Por la noble egendree qe Deu nous a rendue,
Qe concei Milon en Bertaine sa drue. »
Ensi s'en vont cantant sens autre retenue 120
Trosque ao trief Çarllon; là ferent desendue
Le niès ao roi de France, Salemon eo cont Hue,
Gondelbuef le Frixon, Sourbuens barbe canue:
Gainelon de Maïance li fist gient recete.

Ci tourne Nicolais à rimer la complue 125
De l'Entree de Spagne, qe tant è stee escondue
Par ce ch'elle n'estoit par rime componue

Da cist pont en avant, ond il l'a proveüe
Pour rime, cum celu q'en latin l'a l'etie.
Our contons de l'istiore qe doit etre enteedue 130
Da cascun q'en bonté ha sa vie disponue
Avant q'a Roll soit...

Ed ecco ora l'altro estratto dal MS. Il racconto è tolto dal punto in cui Roland, come dice il Thomas, tornato di Persia, con Huon (Ugone) de Blois e Sansonnet, giunge presso il campo di Carlomagno.

F. 293^b Li troi sunt desos l'arbre, delès un pré herbu;
Cescuns tient por la rene son bon cheval crenu.
Seignor, à cele ore estoit de l'oste ensu
F. 294^a Un chevalier de pris, qi de Bertagne fu, 5
Armés de totes armes; non aloit avec lu
Fors qe son escuer, qi li tient son escu.
Le chevalier oit nom Rainer, le fil Baudu,
Si estoit sir de Nant et à Salamon dru.
Dejoste une rivete a dui mesals veü,
Maintenant le leisa, si a gitez beü; 10
Neporquant si doutoit li poien mescreü,
Environ lui regarde, cum homme aperceü;
Li troi cheveler a desos l'arbre veü
Don broche son cheval, si treit le brant tot nu,
Crient q'il fusent poien, cele parte est venu. 15
Rolant ni nus des autres sunt de seoir moü,
Ains lor dit le niès Carles: « Soiès un petit mu. »
E quant le sir de Nantes a tant avant coru
Que à son grant loisir a Rolant conetü,

Le parler per de joie, l'eclin e le salu : 20
Ne pouïst un mout dir por. lu estre pandu.

Por le roi conforter, qi mout estoit dolant,
S'en torne le vasal à esperon pongant
E leise le faucon sor ses eles estant :
Plan de paor s'en fuit aveq lui son sergiant. 25
Rolant le mostre Sanses, si [a] dit en riant :
« Tu poras, frere, veor. non ira piece grant,
V. Comant je sui aïes de la franchoise giant. »
O tref l'anpereor le duch Rainer desant;
N'a soigne dou cheval, se sens valet remant, 30
Ou pavaillon entra de joie soupirant.
Segnor, or entendrois, se Diex vos soit eidant,
S'il fu de grant profit le retorner Rolant.
Devant l'enpereor estoient en estant
Plus de. CC. barons, disans apertamant : 35
« Rois, servis avons plus qe n'est convenant
Torner nos en volons de cist jor en avant
A revois non teres, nos fames, nos enfant.
En Espagne venimes por conquir solemant
Por coroner dou reigne le finz Mille d'Anglant: 40
Le saigremant est qite por un ferir de guant.
Se Ro. ne nos mostres encuè sans e vivant,
Afîes sunt de nos Marsile e Baligant.
Se cist païs vos pleit, si li soïès menant,
Qe ja roi Salamon ni le sir de Normant, 45
Por lor raisons mostrer ni aler meneçant,
Doman(t) ne nos tindra jusque solet chouchant;
E quant nos en irons, il n'a hom(c) si pusant
Qui ne face folie, s'il nos vient au devant. »

— « Por mon chief, dit Hostous, vos avès de droit tant, 50
Qui de ce(s) vos ahete, ja Diex n'i soit aidant,
F. 295^a Car nul ne doit secore qi soi meiesme ofant. »

Ne fu pais soul Hostous à teil paroles dir,
Mais tut les autres piers menacent le partir,
Ne quident qe Ro. detüs mais revenir. 55
L'uns barons après l'autre vont le congié guerir;
L'enperer ne le seit ne doner ne tolir;
Lor reclama Ro. cum un agu sospir :
« Dous fiuz se tu is mort, car me vien á oucir,
E se tu is vivant, vin ma plagie garir, 60
Que tautes fois me fait et jor e nuet morir.
Rolant or conois je qe feri le sir
De mon quant par le vis, qi me fesoit servir;
Ne puis mès dolant estre, ne sai fors de taisir. »
— « Sire, dit Oliver, por c'est bien á guenchir 65
La mauveise ovre á feire avant le repantir;
Il me poise de vos e de moi le martir,
Mais tel a fait la plage qe n'en puet estre mir.
Ne quidès por ce mie qe je ver vos m'aïr,
Tant que jusque la mort ne vos voille obeïr 70
Por le amor celui qi tant me fait languir :
Qui vos faudra, cil sui qi ne vos puet falir,
Qui qe parte de l'ost, je sui au remaïr
Qui por vos fuie mort, por vos la venl sofrir.
Mas fetes une ren, se vos vien á plesir : 75
Puès qe ces vos barons ne vos volent seguir,
Feites á l'endeman tut vos greïles bondir,
Les pavailons destandre q'avïès fait quilir,
E cescun vostre arnois cargier á bel loisir,

La reregarde veul avoir e soutenir, 80
Puès retornons en France à doubler le martir. »
— « Oliver, dit le rois, ce seroit da grair,
Mais le cors qe crient honte ne le puet consantir;
Qui veult, aler s'en puet, qe ci veul definir
Ains que por moi s'en fue le signal de l'anpir. » 85

Mout fu grant le parole et aïrez le rois,
Car n'i avoit barons, se il n'estoit François
O Bavier, o Normans, Bertons et Europois,
Qui ne die sons sir: « Deman matin m'en vois. » 90
Atant es vos Rainer qi leur maudir fi quois;
Les barons deronpant, cun s'il fuserent borjois,
Se veit engenoïller, e con pietose vois
Dir à Carlons: « Biau sir, ne soïes an efroïs,
Tot tans avès regniés et encor regnerois:
La rien qi vos donoit e donera repois 95
Vos la veïstes ja et huei la reverois,
Car jaj trovei Ro. e quens Hue de Blois,
S'ai mon faucons leisiés por venir plus manois;
A l'onbre d'un obres (*sic*) les ai veüs tut trois,
Cescun tient son chevaus por la rene d'orfrois. 100
Sir, mandès li a l'encontré, si ferè qe cortois,
E se vos i alès grant prou de vos ferois,
Que qant vos le verès de voire dir porois:
J'ai trové le conqise dou païs espanois. »

— « Rainer, ce dit le roi, or me doublès mon duel, 105
E s'aves biens grant tor, car mout amer vous suel:
De moi tenès vos Nantes e l'onor de Nantuel.

F. 296^a Quant or me ranpoignès insi devant mes huel
E vos i avès raison, adonch sofrir le vuel ;
Mais foi qe de je doi Diès, sant March e sant Nicuel, 110
Se je retor en France. ains qe l'en tonde ou luel
Qu'il n'avront trop loisir de dir : je me despuel,
Ains lor ferai sentir cum aim lor chant ni el
Que s'en aile qi ploît, qe l'aler ne li tuel,
Que ci veul demorer e devenir aiuel 115
Anchois qe je gerpie de cil terans un suel,
S'avrai dou roi Marsille abatus tot l'orguel. »

— « Sire, ce dit Rainer, por Dieu li roi celestre,
Tot tans vos ai tenus e tenrai por mon mestre ;
Ce qe ge di est voir plus qe sermons de prestre. 120
Alon li fer honor, car por rasons doit estre. »
Oliver respondi : « Nè nos parler sovestre ;
Se rien en sais certeine, si la nos manifeste,
E se ce ne fust voir, ne me feir plus irestre. »
— « Segnor, ce dit Rainer, saint Tomas vos ancestre 120
Vos appris de non croire senz tochiez le lez destre. »

« Pour Deu, ce dit Rainer, qant ne me volès croire,
Venez à tot le men mâ boisdie veoir. »
Hostous lieve eu estant e jure saint Gregoir :
« Je li venrai de tot, ne m'an pus rimanoir, 130
Mais s'il n'ert uerité, bien te don à sauoir
Bien fas à ton demagie le diable movoir. »
Rainer ist de la tende e monte un cheval noir,
Por Ro, honoror metra tot son pooir ;
A lo de fauchoner qant il reclame à l'oir, 135
Veit escriant as prences : « Venès, q'avant le soir

Vos mostrerai Huon de Blois el Milon oir,
Car orendroit les vi sot un arbre seoir;
Venès avant, mi homes, de mon mestre manoir,
Vos qi conoisès bien qe non sui da mescroir. » 140
Lor leiserent François le mangier e le boir,
Ainsi li vont derier cun clerge au prevoir.

Por les host s'escrient François da tote part
Che Ro. est venus e Hues, le fil Mart;
Des host s'en essirent e joven e vellart 145
E laisserent bolir lor tripes e lor çart,
Armés et desarmés, e chevalier e gart.
Li dis des doze piers s'en issent ou Girart,
Salamon e quens Hues du Mans et dan Riçart;
Tant a proiè Namon nostre roy de Montmart 150
Ch'el sen alla monter sor un destrer liart;
Gondelbuès e dus Naime e le bon d'Asnemart
Des lices sun ensu e furent li plus tart,
Car cil davant corent à guise de liopart.
Rainer est descendus del cival à soi quart; 155
Encontre li est venus le niés al duc Bernart.
Por davant s'engenoille al duc al cors gailart;
Le cuer oit si tendre che de parler fu tart,
Més celui le redrece che n'oit pont de resgart.

Per le conseil de Naime le bon dus 160
Estoit le rois sor palafroi crenus;
Seli arere les altres est corus,
Seguirent lui li grant e li menus
Che por le dit Rainer furent tasant e mus,
Qi le niés K. avoit premier veüs 165

Lez la fontaine desos l'arbre folus.
Conc n'i a nus che non fust revestus
De complie joie, merciant l'aut Yhesus
E sa dolz mer, chi porta le bon frus,
Qe doné i ont tan de grace e sallus 170
Qe poront veoir le bon segnor cremus
Q'estoif son spoir, conquisse e clere lus.
Qua [n] d Ro. garde parmè le pré erbus,
Çausi Rainer che ça estoit desendus;
De saltier oit le cors si inclus, 175
Che á poine puet dir: « Bien solès venus. »
Rolant le quens en ses bras l'outendus,
Doumant l'acolle, amont le dreçe sus
Molt gentilmant l'out receüs (*sic*),
Més n'oit lesir de dir gaire trop plus, 180
Fors solement: « Bien venez vos, mon drus, »
Que le grand ost caussi dou Cesarus.

Le duc regard parmè la val soptaine,
Vit la grand ost do rice Çarlemaine,
Li duc, li princes, li baron e la graine 185
Qui mietz pooit randoner por la plagne (plaine)
Por veoir cil che vient de tere straine.
Le niès Karlon dit à Hue ch'el magne
Son bon cival e derer lui remagne;
Encontre alla à la nobel compagne: 190
Aler lui senble un an anz che l'atagne.
Si tost ch'il fu sor le varon de Spagne,
Voit Oliver ou cival de Sardagne,
Chi del venir les argüe et ingragne,
Qe de sūor tot le destrer s'en bagne. 195

L'escu, le heume, la lance ou tot l'ensagne
Tere le nies Karlez conduit ves li magne (*sic*).
Tost que Oliver conuit le çavetaine,
Non croy sparvier plus tost la quaille pragne
Come el desend por desus la canpagne; 200
Roland le voit, pieté si le sofragne
Çh'el nou potist per tot l'or d'Alemagne
Parler un mot, mais con angle vollagne
Desend à terre après sa doz compagne.

Lor est Ro. desor la lande erbue 205
Desis à terre de sa beste crenue
Prés la compagne che tant oit cher tenue.
Con baçaler, qua(n)d plus voloir l'argüe,
Prent in ses braz la puçelle tot nue,
Ne ja port mort non l'averait rendue, 210
F. 298^a Tot ensemant le duc la color mue.
Tan fu à cescun la joie gran creüe
Qu'el tenoient leur chiere basse e mue.
De l'acoler fu la joie complue,
Q'à pou ne furent passmé sor la menue; 215
La leur parole fu si vaine e perdue
Por la dolçor ch'al cor li fu moüe
Qe de gran piece n'iert raison manteüe;
L'uns garde l'autre con oilz, sens debatue.
Asis füsent por desus l'erbe drue; 220
Mais à Oliver fu langue revenue:
« Sire Ro., proece vos est falue,
Che vos compaignie m'avez mal soutenue;
Mais bien pois dir, se Domenedé m'ajue:
Qua(n)t vos sens moi oltre la mer fondue 225

Vos en alastes en la çent meschreffe.
La compagnie d'ovec moi fu ro(n)pue,
Qant vos sens moi feistes departue.
De soz Viene me fu la foy plevue.
Che le frer Aude por nule rien nascue
Ne feroit mès rier Ro. remansue. »

230

Rolant oï del duc la lamentance;
Respond à lui con molt gran piance:
« Oliver frere, sauve ta reverance,
V. Enver de vos n'ai fait mesconnoissance;
Qua(n)d moi parti da l'enperer de France,
Vos savès bien, sans plus membrer, l'ontance
Qe moi fu fait, n'en fasons remembrance.

235

A celui pont me surpris tel irance
Qe je perdi de tot bien conossance;
De vos ni d'autre n'avoie remembrance,
Tan che non fu torné in ma siance,
Car vos savez, bien voire est la sentance

240

De celu saje che en son dir comance:
Cum furor in cursu est qua(n)d ire t'avance,
Currenti cede furori, et abstinence
Si fait t'amer; de li seit recordance.

245

La mercé Dé et de sa gran pissance,
Tan ai jet fet poise nostre desevrance
Que la plus part de cens che n'ont creance
En Yhesus Crist ne in sa dolz fiance,
Dou regne Persians, son torné à l'usance
Che nos tenon à la degne sostance.

250

Veez le fil soldan, que soz sa brance
Tient tot le regne, faites lui reverance

255

Por mon amor; bien ve di sens falançe
Ch'el out por moi gerpi son habitançe
E per e mer lassés en gran herançe . »

Dit Olivier por grand hobediance:

« Por vetre amor lui met en no fiançe, 260

De tot le mien le ferai comunançe. »

De l'embracer Sanson sen demorançe

Non s'en feinz mie, mès enver lui s'avance,

Enbraze lui con molt bele accontançe,

F. 299^a Baise le el vis, puis dit por amistançe: 265

« Frer, por celui che estoit ma sperançe,

Senpre serai à vètre comandançe. »

Cil l'in mercie con une dous senblançe.

Al'encontrer che fu sor le laris

De dous vasaus che sunt des bons eslis, 270

De pieté et joie fu grand le ploreïs:

« Sire Oliver, dit Ro. le marchis,

Bien en pui dir; e soiès tot fis,

De quant je sui estié al regne persis 275

Non fu mais ore, mon cor non fust pensis

Per vetre amor, enbron et amutis;

Se le cors fu oltre la mer fondis

En compaignie des paiens arabis,

Le miès Girard tenoit les experis

Ne jor ne noit non fu da vos devis. » 280

Don fu Oliver pel parler si aquis

Que bien le mostre d'andos les ois del vis.

A poine poit dir: « Sire, gran mercis, »

Che Salamon, le roi poesteïs,

Vient radonant com hom voluntaris 285

Veor le duc che or est revertis,

Che plus le ame ch'ome del segle vis.
Anz que Ro. del totle coneïs,
Est Salomon del bon cival desis,
For che davant e genellon se mis, 290
Baisé l'aüst la ja(n)be e tot le pis.
Roland l'acolle disant: « Stez sus, amis. »
Plus tost n'av(e)roit un ostor la perdis,
Con le camoi fu covert de Francis.
Entor lui fu coru grand e pitis: 295
Ceus sunt plus liez che plus prochan sunt mis;
Ceus che pueent tocher le auber trelis
De cescus maus se tenoient garis.
Tel fu la noise, le tanbor e le cris
Che jetent Franc quand il l'orent cauis, 400
Que trestot le air e le poi en tentis,
Disant ceschus: « Yhesus grace e mercis,
Che rendu nos a l'ome beneïs »

Grand fu la prese des Francs et de Berton,
Des Allemans, de Flamens, de Frison 305
Che fu entor Roland le fil Milon.
Segnor, jamès si grand procesion
Ne fu veüe d'Alemans à bordon
Aler à Rome, à Saint Pier Pré Neron,
Quand est mostré le pan qui la façon 310
Reçu e l'immaje de nostre sir Yeson,
Con vient veor (Rolant) le niès Karlon.
Là veïssiez le bas desor le lon,
Cescus urter e poier contremou,
Disant un cri plus de mil à un ton; 315
Cantate Domino canticum novon,

Que nos remaine la nostre garison,
Le douç. le onble, le per de pobres hon;
Veez la conquisse de tuit ceste regnon,
Mort est Marsille e ciaux ch'o lui seron, 320
Se non lassent Trivigant e Machon;
Voez ici la lor destrucion,

F. 300^a Por quoi nos somes esteç morne et enbron. »
Qua(n) tel(e) feste e joie vit Sanson
De la mervele la crois se fist en fron; 325
« Adès, dist il, che ert ce dit veon
Soul por cestu home; jamès non cufdesson
Cheli François tele joie in fesion.

Al roi de Persel or vos tieng à bricon,
Qua(n)d avès dedans vostre mason 330
La flor del segle, come dist l'espion,
E non feistes tant d'onor con devon.
Or poeç dir che remis es en prison;
De ta richece non daroie un boton.

Qua(n)d n'estes ci à veor la flor del mon. » 335
Roland encline cescus de cor parfon.
A ces paroles es vos le fil Odon.

Quand vit Ostos la grand turbe inviron,
De joie c'oit non poit dir oc ne non;
Des striez oit treit le pieç, e sor l'arçon 340
L'en avoit mis, e sa man al menton
Oit apoïé en plorant le baron,

E puis s'escrie à Frans e à Berton;
« Estez, estez, filç à putain gloton!
Bien l'aveç vos toché à gran fusson; 345
Mais poro somes (sic) veor cestu lion.
V.^o Levez les oilz, vos, sire de Clermont;
No sei por quoi me portez atison,

Que toz les autres acolez à bandon,
Ancor ver moy — non sai ochasion — 350
N'avez degné parler un sol sermon.
Ja non sui je cil chi la mesprison
Fist desor vos de le guant sor le fron. »
Roland la cuens bien entendu le son
E vers Ostos soubzrit e puis respon: 355
« Mal scolar fustes à entendre Caton. »

Si tost comen le niès au fil Pepin
Avoit oï sir Ostos son cosin,
Deronp la presse de Frans et Angevin,
Contre lui vait à senblant felonin; 360
Ne croi che plus buen falcon pelegrin
Aille plus tost sort clamor de polcin,
Comant Ostos desend dou moravin;
Contre lui vait con atretel inclin,
Con feit dancel à baser le meschin; 360
Genollé fust, mès le cons palatin
Le tient amo(n)t par le mantel d'ermin,
Le vis le baise e la boche aussin;
Mais sir Hostos con se(n)blant horfanin
Dist: « Cousin sire, por le cors san Martin. 370
F. 301^a Ben vos puis dir e jurer tot à fin,
Si ne cuidasse jamai par nul convin
Plus amesez ne stranje ne visin
Con cil ch'estoit estrait de vestre lin.
Mostreç m'avez hoi senblant orfanin, 375
Si sui par vos estés morne et inclin,
Qua puis chel rois vos fist da senplin (*sic*)

Je n'ol feri de mon brand açarin ».

Respond le duc: « Cangiez cestu latin;
N'est pas costume de noble ne d'aut lin
A remenbrer de l'home le laïn. »

280

« Sire cosin, ce dit le pugneur,
Dond n'avez vos lit cil saje outor
Che nos aprend, dirai vos le tenor,
Post inimiciciam e remenbrer le iror
Est la costume, frere, de mal ditor.

385

Litis preterite, dit le nostre autor,
Non doit saje hon estre remembreor.

Non mervelez se non sui blandior
Enver de vos, car ce seroit folor;

390

Si vos di bien e vos don à sabor
Che plus vos am che jendre ou usor-
Tan con je fu in la gent paienor
Le cor Hostos m'estoit davant tutor.

V.^o Se je vos port ne vos a moy amor,
Da uns à l'autre, bien vos don à sabor;
Non doit pas estre gré valant une flor
Per droit rason, se bien gardez le vor.

395

Plus n'ai parent ne pitit ne greg(n)or
Proçan de vos, mais à trestôt cestor
Sui je fenus, quand por lor buen volor
Sunt en Expagne, e de moi servior.

400

De vos savoie e sui certan tutor
Che vos jamès. por çaut ne por fredor,
Non falirois al roman senator;
Mais ceste jant non cuide mea veor

405

Que trové ai cor tendor (*sic*)
Quan por moi sunt esté in tel langor.
Non saveç vos le proverb d'anceessor;
Plus d'une sole perdue berbis pastor
Quand la retrove en oit il joie ancor
Que de cinquante che ait in stable à segor;
Por coi le di, n'a mester splaneor. »
Bien l'entendi, dist Hostos: « Tu di vor. »
Anz che le duc moüst da le contor,
Ne chel montast de sor l'emisador,
Garda son destre e vit l'enperaor.

410

415

Le duc regarde, voit li rois che venoit,
O lui duc Naime et Oger ad exploit;
Le roi perçuit la prese ch'entor oit
Au fil Milon, il mesme coneoit:
« Por san Donis, dit-il, voire disoit
Le pro Rainier, et de rem non gaboit. »
— « Voir, dit Oger, se soie beneoit. »
Le petit pas que premier cevalçoit
Fist il venir assez plus che de troit.
Rolant encontre son oncle s'en venoit;
Tost che le roi descendre luy voloit,
Le duc l'enbrace la janbe et le piez droit;
Le roi desend del cival o il seoit,
De pietié e joie le cor oit si dest(r)oit,
Qu'en celu pont, par tot l'or che ce soit,
Non poüst mie ver lui parler un moit.
Davant son niès engenolè seroit
Mercé crier de ce che fait li oit,
Mès cil, che tot de bonté sormontoit,

420

425

430

435

S'engenola, si con fere devoit,
Davant celu che plus de cor amoit -
D'ome del secle, e merci li cr(i)loit.

Davant son oncle le fil de la marchise 440
S'engenola e merci oit requisse,
Oiant trestot de Flandre et de Frise:
« Sir enperer, dit Rolant en devise,
A vos plaser plenez de moy justisse,
Car enver vos ai fet plus grand fantise 445
D'ome del secle, bien le sai par certise,
Quar vos par moi estes en ma conquisse;
Je m'en alay, e l'ost ici remisse
Avez tenu por vestre gran f(r)a(n)chisse,
Don doit bien estre — non di por gabarixe — 450
Por desor moy la vengeance sorprie. »
La spie trait, por la moitié l'oït prise,
Pormè la man de roi de san Donise
Si l'a baili; oiez gran gentilixe,
Con grant orgoil oit unbleté conquise. 455
Le roi l'entand; l'arme oit si conquise.
Qu'il non poüst, con la storie devise,
Un mot parler por la cité de Pise.

De la gran joie c'oït K. le bon rois
A poi non pasme por desus le camois; 460
Plus d'un arpaint de terre alensois (sic)

Anz che parler pouïst à clere vois;
Mais en ses brais tient son niès li march(o)is,
Amont le dreçe, basant e boche et ois,
Con plus desir e de cuer plus pietois 465
Che non feit dame so(n) mari, ce saçois,
Quan il revient de païs estranois.
Quand le roi parle, si dist con unble vois;
« Douz fil, dit-il. resuresi m'avois
Da mort à vie, vesqui n'aïse un mois. 470
Douz ma sperance, mon confort, mon repos,
Brais de justice envers les orgolois,
Plen d'unbleté, sanz orgoil e bufois,
Cuer de mon vandre, clere lus de mes ois,
Se je vos fi oltra[e ne sordoïis, 475
Car pur dès ore, biaux duz niès, je conois
Que senz vos (bras) non valdroie un pois,
E si pri Diex, l'altissime gloriois,
Che mort moi soit in compagnie tot fois
Che mais je voje cil pont, quand fñirois. » 480
De la pieté del roi des Romanois
En plurerent euviren tuit François.



